

Analyses de livres

Mourir d'écrire ? Shoah, traumas extrêmes et psychanalyse des survivants

Rachel Rosenblum

Le Fil Rouge Psychanalyse

Paris : PUF, 2019 : 186 pages

Deux questions cruciales traversent cet ouvrage intense dans son contenu et dans sa gravité : Peut-on mourir d'Écrire, peut-on mourir de Dire ? Écrire selon différents modes et approches du trauma en détours de multiples formes – reportages, écrits sur l'art, fictions, écrits psychanalytiques... – en tentative de distanciation ou en récits autobiographiques directs plus dangereux quant à leurs conséquences, et Dire en Analyse. Dire, écrire le trauma, fait-il mourir ? Sans en arriver toujours à cette extrémité, quels ravages peuvent survenir par le Dire et l'Écrire ? Une autre question alors se pose : comment le psychanalyste à qui le dire est adressé doit-il procéder dans ces cures éminemment délicates.

Il s'agit alors tout d'abord pour l'auteur de poser « la question de l'effet délétère du dire et du témoignage écrit pour les survivants de catastrophes, en étudiant la force dévastatrice du retour des affects chez deux survivants de la Shoah, une orpheline devenue philosophe (Sarah Kofman) et un déporté devenu écrivain (Primo Levi). Tous deux ont témoigné, tous deux sont morts après : Sarah Kofman en se suicidant, Primo Levi dans un accident qui ressemble fort à un suicide. (...) Le récit était mortifère lorsqu'il abordait l'expérience horrible frontalement et sans le bénéfice d'une médiation ».

Existe-t-il à l'inverse des « bons récits », des récits auxquels on survit ? Peut-on inventer un récit qui ne tue pas ? Pour répondre en partie à cette question, d'autres trajectoires de vie et d'écriture sont explorées par Rachel Rosenblum : celles de Jorge Semprun, Michel Del Castillo, Georges Perec, Romain Gary... pour ne citer que les plus célèbres.

Ainsi, les ravages de l'après coup énoncés dans ces écrits sont soulignés chez chaque auteur victime – ou survivant – selon son histoire personnelle avant et pendant le trauma, et dans sa trajectoire ultérieure. Résurgence explosive du traumatisme enfoui, répétition pire que le trauma, séisme psychique, retour de l'effroi et basculement psy-

chotique... En d'autres termes, retour du clivé en choc assasin et ouverture explosive de la crypte. Ces mêmes risques concernent les patients « survivants » en analyse quand le trauma brutal a suscité le clivage tel que Ferenczi l'a si précisément décrit. Le trauma étant susceptible de survenir de nouveau sur le divan par sa réminiscence, comment doit agir le psychanalyste ? Doit-il aménager la cure ? Si oui, comment et avec quel autre risque ? Ainsi Rachel Rosenblum veut-elle *poser le problème du geste thérapeutique, celui d'un sauvetage assisté qui peut parfois tourner en catastrophe*.

Aménager la cure peut être, nous dit-elle en se référant à des écrits psychanalytiques et à sa propre expérience :

En injonctions négatives : choisir entre le divan et le face à face, ne pas toujours interpréter, ne pas systématiquement susciter les associations, moduler l'impératif du « tout dire » et se montrer capable d'entendre ces coups de semonce, ces avertissements que représentent les cauchemars, moduler le silence en mesurant la part du silence tolérable. Et en injonctions positives pour restaurer le narcissisme du sujet : s'engager dans une co-élaboration qui va jusqu'au partage de la honte et consiste quelquefois à prêter ses propres productions psychiques, amener le patient à reconnaître la réalité de situations qui se sont produites ailleurs que dans ses fantasmes...

Mais s'agit-il alors de moduler ou de contourner l'analyse ? Quoi qu'il en soit, l'analyste, s'il veut préserver la vie et l'équilibre psychique de ses patients, ne semble pas en avoir vraiment le choix. La question est plus cruciale encore : Le dégel de certains affects est-il souhaitable ? Ce dégel est-il une étape vers la guérison ? Est-il au contraire la brèche où s'engouffre un traumatisme jusqu'alors virtuel et tenu à distance ? Le dégel de ces affects permet-il, à un trauma interrompu, de reprendre son cours et de parachever son œuvre de destruction ?

Alors *Faut-il analyser ou faire tenir ensemble ?* Elle se réfère là à S. Ferenczi et J.-B. Pontalis. Le second suggère que, *face aux traumas extrêmes, il faut non pas « analyser » (littéralement décomposer un ensemble complexe en remontant vers les éléments qui l'ont constitué), mais au contraire réunir, éviter le clivage, faire tenir ensemble. (...)* Ferenczi, de son côté, par d'une approche qui, *pour répondre au trauma, permettrait « de recons-*

tituer comme avec de la colle, les fragments d'un ensemble détruit » (...) Il ne s'agit pas seulement pour l'analyste d'éviter le parachèvement du trauma et d'esquiver les risques de « collapsus topique ». Une seconde tâche échoit au thérapeute. Elle consiste à trouver le chemin qui permet aux survivants des traumas massifs d'être ramenés du côté des vivants. (...) En distinguant ce qui s'est effectivement passé, de ce qui aurait pu survenir, sa tâche devient celle qui consiste à valider la réalité des circonstances où s'est produit le traumatisme. (...) Il lui incombe d'établir que « la victime n'est pas l'agresseur, que l'agression a eu lieu, et que tel événement est effectivement survenu » Il lui revient de fournir « la boussole de l'histoire ».

Rachel Rosenblum complète ce passionnant parcours de lecture, d'analyse et de réflexions par quelques autres récits et questionnements. Déjà et le plus important peut-être, elle aborde la problématique de la transmission transgénérationnelle à partir en particulier de l'œuvre d'Emmanuel Carrère.

Ce que la première génération – celle des victimes d'un trauma massif donné – n'a pas symbolisé (en rejetant, dissociant, clivant, déréalisant...), la génération suivante le répète sous forme de cauchemars, de comportements involontaires, d'« agieren » sans qu'il y ait d'autres accès au trauma initial que celui que ménagent ces échos énigmatiques. Nous pouvons ajouter ici que d'autres auteurs psychanalystes, tels ceux de l'Association Nicolas Abraham et Maria Török (Cl. Nachin, S. Tisseron...) ont décelé encore bien d'autres effets délétères névrotiques graves comme psychotiques des traumas enkystés dans les générations suivantes.

Elle examine également : les différentes formes de terreur possibles au cours de la Shoah et dans d'autres traumas, selon que le malaise et l'horreur aient précédé le grand choc, ou que celui-ci survienne par surprise comme dans le cas d'attaque terroriste ; les possibles stratégies utilisées par les survivants et par les proches de victimes mortes pour surmonter puis élaborer l'épreuve, dont les voyages de mémoire. Enfin trois brefs récits évoquant cette agonie qui s'empare du sujet rattrapé par une horreur qu'il croyait relever du passé, en un « après coup fatal », sont proposés pour résumer ce livre.

Même si celui-ci reste très largement centré sur la Shoah avec ses victimes directes, indirectes, de la première et de la deuxième génération, tout en faisant rapidement référence aux victimes d'actes de terrorisme où la sujet se trouve plongé dans l'horreur de la folie meurtrière des agresseurs et de l'agonie des victimes, son contenu nous apporte

des réflexions utiles pour l'abord des traumas vécus dans la solitude et où la terreur et l'horreur dominant.

Il ouvre aussi une voie pour reprendre l'étude des effets délétères suscités par la transmission transgénérationnelle. L'exemple approfondi du *Retour à Kotelnitich* d'Emmanuel Carrère effectué ici, qui peut être complété par la suite de l'œuvre de l'auteur tel *Yoga* en est un début. Dans le roman récit *Yoga* paru récemment, nous voyons l'auteur plonger dans une mélancolie gravissime – *en retour de l'effroi et basculement psychotique* – à la suite des attentats terroristes de janvier 2015 à Paris dont certains de ses proches ont été victimes. L'ombre monstrueuse des agresseurs et des traumas avec leur cortège d'effroi, de honte, d'horreur et de culpabilité, traverse les générations dans des cryptes qui peuvent brutalement s'ouvrir et emporter les sujets de la même façon que les victimes directes. La littérature autobiographique et autofictionnelle, comme nos patients en analyse ou thérapie, en regorgent d'exemples tout au aussi poignants les uns que les autres, comme le fait Rachel Rosenblum elle-même tout au long de l'ouvrage. Sur la question des effets délétères du Dire et de l'Écrire, nous pourrions aussi poser celle-ci : les survivants, les descendants, ont-ils le choix ? Le choix est-il vraiment dans l'Écriture ou la Vie, le Dire ou la Vie ? Quelle Vie ? Je cite Jorge Semprun : « *Tout recommencerait tant que je serais vivant : revenant dans la vie, plutôt. Tant que je serai tenté d'écrire. Le bonheur de l'écriture, je commençais à le savoir, n'effaçait jamais ce malheur de la mémoire. Bien au contraire, il l'aiguillonnait, le creusait, le ravivait. Il le rendait insupportable.*

Seul l'oubli pourrait me sauver ». (...) « *Je ne voudrais que l'oubli, rien d'autre. Je trouve injuste, presque indécent, d'avoir traversé dix-huit mois de Buchenwald sans une seule minute d'angoisse, sans un seul cauchemar, porté par une curiosité toujours renouvelée, soutenu par un appétit de vivre insatiable – quels que fussent, par ailleurs, la certitude de la mort, son expérience quotidienne, son vécu innommable et précieux -, pour me retrouver désormais, revenu de tout cela, mais en proie à l'angoisse la plus nue, la plus insensée, puisque nourrie par la vie même, par la sérénité et les joies de la vie, autant que par le souvenir de la mort* ». Mais l'oubli est impossible. Il faut vivre avec, en faire quelque chose, ou mourir. « *Je ne possède rien d'autre que ma mort, mon expérience de la mort, pour dire ma vie, l'exprimer, la porter en avant. Il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort. Et la meilleure façon d'y parvenir, c'est l'écriture. Or celle-ci me ramène à*

la mort, m'y enferme, m'y asphyxie. Voilà où j'en suis : je ne puis vivre qu'en assumant cette vie par l'écriture, mais l'écriture m'interdit littéralement de vivre. » On ne sort pas de cet inextricable, on essaie juste de continuer à vivre. Et c'est bien ce que conclue elle-même l'auteur dans son épilogue, après nous avoir profondément émus par une évocation de sa propre histoire : *On peut mourir de dire. On peut, heureusement continuer à vivre.*

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteure déclare n'avoir aucun lien d'intérêt concernant les données publiées dans cet article.

Brigitte Algrant-Fildier

Pédopsychiatre, Psychanalyste. Praticien Hospitalier
Secteur Infanto-Juvénile, Orsay, France
brigitte.algrantfildier@gmail.com

Rendre le monde indisponible

Hartmut Rosa

Paris : Éditions La Découverte, 2020 : 144 pages

Rendre le monde indisponible est un ouvrage de Hartmut Rosa publié en Allemagne en 2018 et traduit en France en 2020. Il se situe dans la continuité des précédents écrits du sociologue et philosophe allemand (*Accélération, Accélération et aliénation, Résonance*) et s'apparente à une synthèse didactique de ses précédents travaux.

Rendre le monde disponible

Dans un premier temps, Hartmut Rosa revient sur l'hypothèse centrale que « l'homme moderne vise la mise à disposition du monde » par l'innovation, la croissance et l'accélération. Cette démarche d'emprise conduit l'homme à vivre cependant la rencontre avec le monde comme « point d'agression », c'est-à-dire comme un monde peuplé d'objets distincts de lui qu'il s'agit de « connaître, d'atteindre, de dominer » au risque de s'y heurter, au risque, plus large encore, de s'en « couper ». Pour Hartmut Rosa, deux lignes de forces sont en jeu dans cette démarche d'appropriation. La première est une force d'attraction « négative », celle de la menace apocalyptico-claustrophobique qui réside dans « la peur d'en avoir de moins en moins », d'une récession qui nous « pend au nez » en cas de relâchement : « si nous ne devenons pas meilleurs, plus créatifs, plus efficaces, nous perdons nos emplois, les entreprises ferment, les recettes baissent ». On retrouve ici des notions largement développées dans *Accélération*. La

deuxième force d'attraction, positive, réside dans l'idée que l'extension de notre accès au monde signe la « vie bonne » ; « notre vie sera meilleure si nous arrivons à accéder à plus de monde » ; l'argent s'apparente à une échelle vers plus de monde et l'accélération technique (transport, communication) nous offre en permanence un monde à portée de main.

La « mise à disposition du monde » s'illustre par quatre facettes :

– « Rendre visible » : il s'agit d'étendre notre connaissance, notamment par la science, à ce qui est là (prenons l'exemple de la vision nocturne).

– « Rendre atteignable » (atteindre la lune avec une fusée).

– « Rendre maîtrisable », mettre sous contrôle un fragment de monde (appareil politico-administratif).

– « Rendre utilisable », faire de la chose l'instrument de nos fins (ce qui est là est transformé en un objet instrumentalisé, par exemple le travailleur d'une usine).

La démarche de mise à disposition s'apparente donc à une démarche de « pouvoir ». « Le pouvoir se manifeste toujours chez son détenteur dans l'extension de son propre accès au monde », souvent aux dépens de tiers. Elle s'illustre, au-delà de l'individu, sur le plan des institutions contemporaines par le souci permanent de l'optimisation (recherche du meilleur résultat possible dans le délai le plus bref), de la transparence (rédaction de rapport et recherche de responsable en cas de manifestation d'indisponibilité), de la marchandisation et de la judiciarisation (revendiquer voire judiciariser la moindre disponibilité de ce qui a été acheté) et par penser-identifiant. Le « penser-identifiant » correspond à l'idée qu'on en a déjà fini avec toutes les choses. « Nous rencontrons les choses sous la forme de ce qu'il faut savoir, payer, dominer, acquiescer, résoudre et nous avons l'application qui convient pour chacun de ces types de relation (agressif) ». Le penser-identifiant renvoie donc à l'idée que l'on a appréhendé une chose – un objet, un événement, un processus – selon son essence et qu'on l'a rendue intellectuellement disponible une fois identifié.

Le recul paradoxal du monde

Paradoxalement, si la modernité vise un monde toujours plus à notre disposition, le monde recule de façon énigmatique lorsque l'on cherche à l'aborder de la sorte. La quête individuelle et institutionnelle menée par la modernité pour rendre le monde disponible conduit à des effets paradoxaux car « le monde rendu disponible, paradoxalement, se